LIZE SPIT



JE NE SUIS PAS LÀ

ROMAN TRADUIT DU NÉERLANDAIS (BELGIQUE)
PAR EMMANUELLE TARDIF

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans une boutique branchée du centre de Bruxelles, Léo, la trentaine, dispose avec soin des piles de vêtements. Quand elle consulte son smartphone, placé en mode silencieux, et qu'elle découvre les messages paniqués de sa meilleure amie, elle saute sur sa bicyclette et se lance dans une course folle à travers les rues toujours encombrées de la capitale belge. Il lui reste onze minutes pour tenter d'empêcher l'irréparable.

Pour la jeune femme, les ennuis ont commencé dix mois auparavant, quand par une nuit de mai Simon, son compagnon depuis dix ans, est rentré d'une soirée dans un étrange état d'excitation et arborant un curieux tatouage. Une rencontre décisive lui avait inspiré une idée géniale qui, croyait-il, allait le lancer dans une grande aventure créatrice et révolutionner sa vie, leur vie.

Un roman de Lize Spit est une machine infernale où chaque seconde égrène sa parcelle de menace, tenant le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page. Mais c'est aussi pour l'écrivaine l'espace où exercer sur ses personnages un extraordinaire don d'analyse et d'empathie. Le drame de Léo devient le nôtre : qu'advient-il de nous, de nos relations intimes et sociales, lorsque l'être que nous aimons perd le contact avec le réel et nous tire après lui au bord de l'abîme ? Comment rester fidèle à celui qui, littéralement, n'est plus là ?

JE NE SUIS PAS LÀ

"Lettres néerlandaises"
série dirigée par Philippe Noble

LIZE SPIT

Lize Spit, née en 1988 dans la région d'Anvers, vit et travaille à Bruxelles. Son premier livre, le captivant Débâcle *(Actes Sud, 2018), couronné par plusieurs prix aux Pays-Bas et en Belgique et traduit en quinze lan-gues, l'a imposée d'emblée comme l'une des grandes voix de la littérature romanesque d'aujourd'hui.*

DU MÊME AUTEUR

DÉBÂCLE, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1666.

Ouvrage publié avec le soutien de Flanders Literature
(www.flandersliterature.be)

FLANDERS LITERATURE

Titre original :
Ik ben er niet
Éditeur original :
Das Mag Uitgevers, Amsterdam
© Lize Spit et Das Mag Publishers, 2020
publié avec l'accord de Cossee Publishers

© ACTES SUD, 2023
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-17360-9

LIZE SPIT

Je ne suis pas là

roman traduit du néerlandais (Belgique)
par Emmanuelle Tardif

ACTES SUD

what would it sound like if you were the songwriter
and you did your living around me
would you undress me repeatedly in public
to show how very noble and naked you can be

what would it sound like if you were the songwriter
and loving me was your unsung masterpiece

J. Tillman, alias Father John Misty

ENCORE ONZE MINUTES, BOUTIQUE CENTRE-VILLE

Quand arrive le premier appel, je suis au milieu du magasin, penchée sur un grand carton de manteaux que le coursier nous a livrés plus tôt dans la journée. L'écran de mon téléphone a dû s'éclairer, mais je ne m'aperçois de rien, il est posé à plusieurs mètres de moi, sur le comptoir, sur une pile de papiers de soie. Même les vibrations ne font pas de bruit.

Je n'ai pas la moindre idée de ce qui vient de se passer à moins d'un kilomètre d'ici, dans les bureaux de Think Out Loud, ni du message paniqué que Lotte est en train de laisser sur mon répondeur.

La boutique est maintenant louée à une marque de vêtements "Qualité France" qui possède environ septante succursales à travers le monde. À mes pieds, sur le carrelage flambant neuf, se trouve un manuel rempli d'instructions détaillées : à quel portant suspendre tel vêtement, à quel petit pull associer tel pantalon… On ne peut mettre en rayon qu'un seul exemplaire de chaque taille, après l'avoir minutieusement défroissé à la vapeur. Le manuel comporte même des schémas indiquant de quelle façon les écharpes et les ponchos doivent être drapés. Encore heureux que je sois capable de me concentrer à fond sur ce genre d'ouvrage, d'exécuter simplement ce qui est prescrit, d'oublier le monde extérieur, d'évacuer les pensées qui moulinent dans ma tête… De me cramponner le plus possible à l'idée que dans des dizaines de points de vente sur cette planète, des hommes et des femmes accomplissent les mêmes gestes, manipulent exactement les mêmes étoffes, entourés du même décor aux couleurs vives,

vêtus du même uniforme (un ample chemisier blanc passepoilé de beige et un pantalon à pinces tout aussi beige).

Pour la première fois de ma vie, je fais partie d'une chaîne et d'une certaine manière, ça me rassure. Je me trouve littéralement moins seule.

Un personnage absorbé par sa tâche, ignorant le malheur qui va s'abattre sur lui : il n'en faut pas plus pour faire monter le suspense, c'est l'un des tout premiers principes d'écriture de scénario qu'on nous ait appris à l'école de cinéma. Donnez aux spectateurs quelques informations d'avance sur le personnage auquel vous souhaitez qu'ils s'identifient et ils seront tout ouïe, fébriles, dévorés par l'envie de crier des avertissements à son intention.

Je vois encore le prof de scénario nous révéler ce principe. Les jambes minces comme des perches de micro, il se tenait sur l'estrade de l'auditorium pendant que l'écran placé derrière lui montrait des scènes de film qui confirmaient sa théorie : la boîte que l'inspecteur Mills fait ouvrir par son collègue Somerset à la fin de *Seven* et dont le public sait déjà qu'elle renferme la tête de son épouse enceinte, ou bien l'arrivée toute en longueur du cuisinier Dick Hallorann à l'hôtel Overlook, dans *Shining*, avant que Jack finisse par l'assassiner à coups de hache…

"Parfois, la manière de filmer suffit, avait-il dit. Regardez comment la caméra suit Hallorann dans le couloir désert, on sent que quelqu'un va surgir devant lui d'un instant à l'autre."

Après le visionnage de cette séquence, il nous avait demandé pour le cours suivant d'écrire une scène – cinq pages au maximum – où on devait mettre en pratique le principe en question.

"Et vous n'êtes pas obligés de faire mourir quelqu'un, vous savez. Il existe d'autres formes de surprises désagréables."

La scène qui se joue en ce moment aurait sûrement plu au professeur Laperche : une jeune femme est au travail dans un magasin de mode, nous sommes le vendredi 22 février 2019 d'après l'écran de veille du terminal de caisse, il fait doux pour la saison. C'est sa première journée chez ce nouvel employeur, elle veut faire bonne impression, ne pas se laisser distraire en

permanence par son téléphone, et c'est pourquoi elle a posé l'appareil là-bas, hors de portée, sur le comptoir. L'appel entrant qui s'affiche est filmé de telle manière qu'il ne peut pas y avoir de doute : c'est quelque chose d'urgent, il faut absolument décrocher, question de vie ou de mort, mais le personnage – flou, à l'arrière-plan – poursuit avec concentration sa tâche insignifiante.

La caméra s'éloigne lentement de l'écran allumé, traverse l'espace de la boutique, dépassant la jeune femme qui éventre des emballages plastique, coche les numéros d'un bon de livraison, colle des prix sur les étiquettes, place en rayon les manteaux prêts à la vente – des modèles matelassés, classés par coloris, de *small* à *extra large*. Le rappel de notification de sa messagerie vocale lui échappe également.

La séquence se termine par un plan zénithal de cartons attendant d'être vidés de leur contenu : des piles de manteaux pliés tous pareils, manches croisées sur le devant, comme s'ils savaient, eux, ce qui va se passer – ils font déjà leur prière.

5 MAI 2018

Au petit matin, Simon était rentré avec ça. Il avait allumé le plafonnier.

"Regarde !"

Je me suis réveillée en sursaut de mon lourd sommeil, rompue de fatigue, comme si, en poussant l'interrupteur, Simon m'avait extirpée d'un passé lointain et que mon corps s'était frayé un passage à travers le siècle dernier en une simple fraction de seconde.

Daan, notre chatte tricolore, qui dormait jusque-là entre mes genoux sur la couette, a décampé. Ses griffes acérées crissaient sur les lames du parquet. Grâce à ce bruit familier, je me suis brusquement rappelé où je me trouvais et qui j'étais, la pièce autour de moi reprenait sa place, comme le plafond et ses moulures, l'arlequin en porcelaine dans son globe de verre sur le manteau de cheminée, ma queue de cheval collée entre mes omoplates en sueur, la couronne de papier sur ma tête. Cinq heures quarante, indiquait l'horloge du radio-réveil. Derrière les rideaux occultants, il allait bientôt faire jour. L'été approchait, l'oiseau le plus ambitieux du quartier commençait déjà à babiller. J'avais pris un somnifère une heure plus tôt, ce qui expliquait mon état brumeux.

"Mais regarde, Léo !" a insisté Simon.

Il s'est avancé vers moi.

"Qu'est-ce que t'en penses ?"

Simon avait de longues boucles épaisses, curieusement redressées en épis, comme si le souffle puissant d'un sèche-cheveux invisible lui balayait sans relâche l'arrière du crâne. Ses mèches

lui permettaient tout juste de faire un catogan, mais il ne les coiffait comme ça qu'en cas de grand vent ou lorsqu'il voulait se concentrer sur un dessin.

Il a grimpé sur le lit, en gardant ses chaussures. Dans sa main se trouvait un gros pansement, qu'il a déposé sur mon oreiller, côté stérile vers le haut. On y voyait des gouttes de sang coagulé, l'empreinte d'un motif impossible à identifier.

"C'est Paul qui l'a fait. De toute manière il sert à rien ce bout de peau, là, derrière l'oreille, t'as déjà regardé dans la glace ? C'est l'endroit idéal pour un tatouage, pas besoin que ça soit visible tout le temps, on peut le cacher sous les cheveux, d'ailleurs Paul était d'accord avec moi là-dessus, j'ai dessiné le modèle sur un sous-bock et je lui ai fait un topo détaillé pour qu'il ait le contexte et il a tout de suite accepté, « c'est une œuvre d'art » il m'a dit, tu te rends compte, je suis un artiste du tatouage, moi Simon Schout, ton Chouchou : un artiste au-then-tique ! Paul n'avait jamais posé un tatouage pareil, il était même déçu de ne pas l'avoir inventé lui-même.

— C'est qui, Paul ?"

Simon ne s'était manifestement pas rendu compte qu'il avait des dizaines d'appels en absence sur son téléphone. Il continuait à parler sans répondre à ma question. De longues phrases, presque en apnée.

"Et Paul m'a dit « Tu veux que j'immortalise ton dessin pour 50 euros ? » Ben pourquoi pas, j'ai pensé… Ne serait-ce que pour marquer cette soirée géniale, je crois que j'ai jamais été aussi heureux que maintenant – un artiste ! Paul avait pas besoin de me dire ça, je le savais déjà au premier croquis, que c'était bien, qu'est-ce que je dis, que c'était génial, que je dois continuer, de toute façon c'est meilleur que tout ce que Koen ou n'importe quel autre collègue pourrait inventer, tiens, regarde !"

Simon a écarté son oreille au maximum et s'est tiré les cheveux en arrière pour que je puisse admirer le résultat. Je ne voyais toujours rien.

À l'âge de quatorze ans, il s'était fait recoller les oreilles. On lui avait enlevé un morceau de cartilage pour recoudre la conque plus près du crâne, mais ça ne laissait pas beaucoup de marge.

Le chirurgien avait reconstitué par suture tous les plis et les ourlets, qui étaient maintenant un peu trop prononcés.

Jusqu'à cette otoplastie, Simon avait été victime de harcèlement scolaire pendant des années. Il s'était confié une seule fois à ce sujet, avant qu'on emménage ici, et puis il n'avait plus jamais voulu en reparler. C'était un passé qu'il avait tenté de laisser derrière lui, dans une boîte en carton, parmi les vieux meubles de sa chambre d'enfant. Je ne connaissais en détail que deux ou trois de ces brimades : le gigantesque chou de Bruxelles aux oreilles décollées que plusieurs garçons de sa classe avaient dessiné sur le mur en carrelage dans les toilettes des filles ; l'embuscade qu'ils lui tendaient le matin avant les cours, dans les couloirs du métro, lui essuyant derrière les oreilles un doigt préalablement passé entre leurs fesses et l'empêchant de se nettoyer une fois arrivé au collège. Ensuite, au carnaval du mouvement de jeunesse, tout le groupe s'était entendu pour venir déguisé en éléphant, de sorte que Simon, les épaules tombantes sous son costume de Super Mario (bleu de travail et casquette rouge peinturlurée), avait passé la journée à déambuler au milieu du troupeau, parmi les multiples oreilles de pachyderme découpées dans du carton gris.

Pour payer son opération, il avait épargné. Il s'était mis à créer des cartes de visite, des affiches et des tracts publicitaires pour les petits commerçants du quartier, parce qu'il ne voulait pas demander d'argent à ses parents. Sa mère avait découvert qu'il travaillait la nuit pour finir ses commandes, la tête comprimée dans un bonnet de bain, et elle avait aussitôt pris rendez-vous chez un chirurgien esthétique.

Les vexations ne s'étaient pas terminées avec l'otoplastie. Le marqueur ayant refusé de disparaître tout à fait, la caricature de Simon sur le mur des toilettes présentait simplement une nouvelle paire d'oreilles, corrigées, et de temps à autre il retrouvait dans son sac de gym un kilo de choux de Bruxelles en vrac.

À quinze ans, Simon avait changé d'école. Du collège Saint-Pierre de Jette, il était passé à l'Athénée de Schaerbeek, où il avait redoublé sa quatrième, noué d'autres liens et obtenu de bonnes notes. Je ne pouvais deviner son expérience du harcèlement qu'au pas qu'il accélérait en traversant les couloirs de métro, à sa

sympathie spontanée envers les personnes dont les oreilles étaient grandes ou de forme bizarre, et parce qu'il manifestait parfois une certaine émotion lorsqu'il rencontrait des gens qui avaient un an de moins que lui, mais déjà plus de succès dans la vie.

"Alors t'as vu ? Qu'est-ce que t'en penses ?"

Je me suis approchée, tout doucement, comme si quelqu'un allait surgir à tout moment de derrière son oreille pour me faire peur.

La peau entre le pavillon et les cheveux semblait douloureusement irritée. Sous une couche de pommade, genre vaseline, apparaissait un tracé, une ligne fine en pointillé suivant à peu près le contour de la conque, plus ou moins parallèle à la racine des cheveux, sorte de guide pour les petits ciseaux tatoués à côté – en découpant à cet endroit, on aurait pu déplier une oreille supplémentaire.

Contrairement à ce que Simon venait d'affirmer, cette parcelle de peau n'avait jamais été inutile. Elle servait de terrain de jeu à mes taquineries quand nous n'étions que tous les deux. Là se trouvait notre cave à fromages, où j'allais de temps en temps vérifier, du bout de la langue ou des narines, s'ils étaient arrivés à maturité.

J'avais inventé cette cave dans l'espoir d'aider Simon à vaincre la honte que lui inspiraient tous les plis et bourrelets dus à l'opération, ainsi que l'odeur un peu aigre émanant parfois de derrière ses oreilles à cause de la transpiration et de la saleté qui s'y accumulaient.

"Réponds-moi, Léo, dis quelque chose !"

J'étais muette en effet, les yeux posés sur lui. Non seulement parce qu'il venait de faire tatouer notre cave à fromages, mais surtout à cause de sa façon d'en parler, de son comportement, de la sensation étrange qui m'envahissait maintenant que je le voyais comme ça, agenouillé sur le lit.

Il n'était pas saoul. Je l'aurais tout de suite remarqué, j'aurais reconnu cette démarche à la Baloo, l'ours du *Livre de la jungle :* un peu lourdaud, un peu débraillé, le corps semblable à un déguisement de location trop grand pour lui. Non, là, ses mouvements étaient brefs, secs, tendus.

Daan aussi le regardait bizarrement depuis un recoin de la chambre, ne parvenant pas à dissimuler ses taches et sa corpulence derrière un montant tubulaire du séchoir à linge blanc. Cela faisait environ deux ans que l'objet était déployé en permanence à cet emplacement, comme une extension de type véranda contre l'immense armoire Pax de chez Ikea. On s'habillait presque toujours avec ce qui se trouvait sur le séchoir, il était rare qu'on plie nos vêtements ou qu'on les range dans la penderie.

"Simon, c'est qui ce Paul ? Et remets ton pansement, s'il te plaît."

Simon était au courant des règles : ne jamais rester injoignable plus de quelques heures, ne pas s'absenter sans prévenir après la tombée de la nuit. Signaler à l'avance qu'on ne rentrerait pas dîner, dire où on serait, avec qui et combien de temps, surtout s'il s'agissait d'aller boire un verre ou de se déplacer à vélo. Ce soir-là, c'était la première fois en dix années de vie de couple qu'il sortait longtemps sans m'avertir.

À dix-huit heures trente (j'étais rentrée de mon travail depuis déjà une heure), je lui avais demandé où il était. Et trente minutes plus tard, occupée à faire la cuisine, j'avais envoyé un message pour qu'il me dise si, finalement, il mangeait à la maison. Toujours pas de réaction. À dix heures, j'avais cherché à savoir s'ils étaient encore en train de bosser sur leur projet pour le théâtre de la Monnaie – un boulot qui le stressait depuis des semaines –, et c'est alors seulement qu'il avait répondu : il ne mangerait pas à la maison, ils avaient rendu le projet largement dans les temps et ils étaient en train de fêter ça au café. À onze heures, je l'avais interrogé sur l'ambiance, est-ce que c'était sympa au café, combien de temps ils pensaient encore y être, et au fait, je lui avais gardé un poivron farci pour le cas où il aurait faim à son retour. Silence complet.

J'avais alors envoyé un SMS à Lotte pour savoir si Koen était lui aussi en *afterwork* prolongé avec la petite bande des "Tollers", ses collègues de Think Out Loud.

Non, il est flapi à côté de moi sur le canapé.

Tu es avec qui ? Et tu sais où est la notice avec le code internet ? avais-je écrit à Simon vers minuit, après déjà une série de textos, afin de pouvoir déterminer à la qualité de sa réponse s'il avait bu et combien, mais là encore, il n'avait pas réagi. Enfin si, beaucoup plus tard, vers deux heures : *Je suis au Soleil avec des gens ! JTM !* Puis son téléphone s'était mystérieusement éteint, comme j'avais pu le constater en essayant plusieurs fois de l'appeler, sans succès.

Malgré ma résolution de lâcher prise, j'avais passé le reste de la nuit à consulter mon portable toutes les dix minutes, m'attendant à être contactée par un numéro inconnu, quelqu'un qui l'aurait retrouvé au bord de la route, ou bien par la police, qui l'aurait repêché dans le canal à Molenbeek. Il serait étendu, recouvert d'un drap blanc, sur le quai au niveau du Chien Vert, veillé par les infatigables petits moulins à vent multicolores que la ville avait placés le long de l'eau pour égayer le quartier. Après avoir décidé quels hôpitaux appeler en priorité s'il n'était toujours pas reparu à l'aube, j'avais cherché leur numéro de téléphone et m'en étais fait une copie d'écran. Ensuite, j'avais tapé "Que faire quand votre partenaire n'est pas encore rentré" sur Google, m'étais mise à surfer d'un forum à l'autre. *Toute disparition est inquiétante jusqu'à ce que soit établi qu'il n'y a pas à s'inquiéter !!!* Je m'étais renseignée sur le nombre de secondes dont on dispose en cas de noyade avant de perdre connaissance. Suivait une vidéo où un instructeur expliquait comment s'extraire d'un véhicule en train de couler, comme si ça pouvait encore avoir la moindre utilité pour Simon, qui d'ailleurs était parti à vélo et non pas en voiture. Sur un plan de la ville, j'avais localisé tous les carrefours dangereux, ces endroits où, après minuit, les chauffeurs de taxi brûlent les feux rouges parce qu'à cette heure-là, Bruxelles est à eux.

Je suis restée au lit, même si j'avais faim et que le temps ralentissait toujours quand je ne faisais rien. Je ne voulais pas m'occuper à des bêtises – en supposant qu'il arrive quelque chose à Simon, là, tout près, je ne pourrais plus jamais chasser de mon esprit cette image : moi-même en train d'éplucher une poire ou de regarder un épisode de *Friends* pendant que l'homme de ma vie agonisait quelque part.

Sans faire de bruit, sans bouger, j'écoutais les sirènes des ambulances flotter au-dessus de Bruxelles obscurcie, comme le chant des cigales au fond d'une vallée italienne. Tous ces véhicules filaient au secours de Simon.

J'ai pris un quart de zopiclone. Et listé ce qui me manquerait le plus de lui.

Sa façon d'agiter la brosse à vaisselle comme un chef d'orchestre dirigeant une symphonie, les éclaboussures de mousse qui volaient jusqu'au plafond. Sa tendance à apparaître brusquement derrière moi, lorsque je me douchais, chantant à tue-tête *Sandwiches Are Beautiful* de Bob King avant de me passer un doigt entre les miches, deux moitiés de petit pain qu'il garnissait généreusement. Sa propre dégaine quand lui-même sortait de la douche et qu'il trottinait dans l'appartement, nu, son postérieur tonique et ses cuisses minces. Les gouttes d'eau entre ses omoplates, les petites flaques que ses pas laissaient sur le parquet et que la chatte buvait avec délices, il n'y avait rien de meilleur. Le soupir de soulagement qui retentissait, sonore, après la vidange de son urine matinale, et cette odeur exquise – celle de Honey Pops qui auraient macéré toute une journée dans du lait. La lourdeur de sa tête qui me surprenait lorsqu'il s'endormait la joue posée sur ma main, si bien que je me demandais chaque soir par quel miracle son cou avait pu soutenir ce poids depuis le matin.

Je savais avec exactitude comment il fallait lui préparer son steak – un peu saignant, retourné juste une fois. Sous une housse de couette bicolore, nous préférions tous les deux dormir au contact du côté le plus clair. Le soir, rompus de fatigue dans le canapé, sans aucune envie de remplir le lave-vaisselle, nous faisions un concours pour en être dispensés : c'était à qui lâcherait un rot si tonitruant que Daan, assoupie, en dresserait les oreilles. En général, on finissait par remplir le lave-vaisselle ensemble.

Comment s'y prenaient les gens pour arriver à prononcer un discours d'adieu aux enterrements ? Seul le récit des anecdotes les plus intimes permettrait aux autres de comprendre tout ce que nous partagions, Simon et moi, combien il était irremplaçable, à quel point la vie serait misérable sans lui.

Un nouveau quart de zopiclone.

Je regretterais son orifice urinaire, plus large que tous ceux que je connaissais (non pas que j'en aie vu des masses jusque-là : Simon n'était que mon deuxième petit ami), et les moments où, devant la télé, quand il regardait les infos, je sortais son sexe de son pantalon pour ensuite pincer le bout du gland, de telle sorte que le trou prenne la forme d'une bouche et se mette à jacasser en parfaite synchronisation avec le débit précipité du présentateur météo.

Je regretterais aussi le fait qu'il se laisse tripoter comme ça, qu'il accepte tout pareil que je glisse ma main dans son slip. Que je sois la première personne avait laquelle il avait vécu une relation aussi longue, et réciproquement. Le fait qu'au lit, on verse de l'eau dans le nombril de l'autre et qu'après avoir attendu qu'elle ait atteint la bonne température, on se mette à laper le divin breuvage, la potion magique.

Ce qui me manquerait, c'était le fait qu'il s'entende si bien avec les enfants, qu'il sache comment je préfère mon thé (deux sucrettes, tremper le sachet juste quelques secondes puis le mettre à part sur une soucoupe, pour le réutiliser) et mes tartines (beurrées, en sandwich, avec pour garniture une grosse tranche de fromage et de la moutarde). Son visage le matin au réveil, comme un ballon ayant besoin d'être un peu regonflé, son haleine à la légère odeur de compost, et notre habitude de répondre aux pets de l'autre par un "Tu disais ?" ou un "Je suis entièrement d'accord", ce qui nous faisait toujours autant rire au bout de dix ans.

Un troisième quart.

Et les petits noms qu'on s'était donnés ? Chouchou et Loulou ? Ça, j'éviterais d'en parler dans mon discours à l'enterrement, des fois que certains nous reprochent notre manque d'originalité.

Le dernier quart. Il ne me restait plus qu'un seul comprimé de zopiclone sur les vingt de la boîte, déjà bien au-delà de la date d'expiration. Je me les étais fait prescrire après mon déménagement à Bruxelles, une période durant laquelle il m'était impossible de dormir, car chaque fois que je fermais les yeux, je voyais d'un coup les phares d'une voiture foncer sur moi et je me réveillais en sursaut, mais depuis ma rencontre avec Simon,

je n'en avais presque plus eu besoin. Sa présence me tranquillisait, l'idée que les somnifères soient là, dans l'armoire à pharmacie, prêts à servir en cas d'urgence, me suffisait.

Je me suis levée pour attraper la couronne d'anniversaire qui traînait depuis des lustres sur l'étagère au-dessus du lit et je l'ai examinée à la lumière de la lampe de chevet. C'était un objet plein de couleurs joyeuses que Simon m'avait bricolé à partir d'une bande de carton léger peu après notre installation dans cet appartement, il y a huit ans. Dessus, il avait peint à l'aquarelle un tramway gris de la Société des transports bruxellois, qui roulait sans fin tout autour de mon crâne et dont il modifiait chaque année le numéro de ligne, avec du Tipp-Ex, en fonction de mon âge.

J'ai posé la couronne sur ma tête, éteint la lumière et je me suis couchée comme ça. Si tout à l'heure, en rentrant à la maison, Simon était percuté par un chauffard et restait paralysé à vie, il faudrait que je change moi-même le vingt-huit en vingt-neuf, pendant qu'il m'observerait depuis son fauteuil roulant. Cette pensée aura été la dernière à atteindre ma conscience, les cachets avaient fait leur effet à l'unisson plutôt qu'en canon, sans même me laisser le temps d'enlever ma couronne pour dormir et, à présent, elle était toujours en place, complètement cabossée.

Je l'ai prise en main et j'ai lissé quelques-uns de ses plis. Mon anniversaire n'aurait pas lieu avant fin octobre, mais Simon ne semblait pas se demander ce qu'elle faisait sur ma tête.

"Paul, c'est le tatoueur que j'ai rencontré ce soir au Soleil. Il a un salon presque en face du café, rue du Marché-au-Charbon, Paul & Friends."

Une pointe d'agacement perçait dans sa voix : j'aurais dû savoir ça, c'était de notoriété publique… Il restait agenouillé sur le lit, avec ses chaussures, parlant trop fort pour cette heure de la nuit.

"Et depuis quand tu voulais un tatouage ? Je ne t'ai jamais entendu en parler.

— Depuis toujours, a répondu Simon. Alors, qu'est-ce que t'en penses ? Dis quelque chose !"

J'étais en colère, trop en colère pour avoir un avis sur son tatouage. Le soulagement de voir Simon rentré sain et sauf avait disparu en quelques secondes – bien sûr qu'il vivait encore, quelle idée ! Et c'était de sa faute si j'avais passé des heures à organiser en vain son enterrement. Pourquoi prenait-il cet air si enjoué, si plein d'entrain ? Histoire de rendre mon inquiétude de tout à l'heure encore plus ridicule ? Regardez-la, cette crâneuse, et c'est même pas encore son anniversaire…

"Tu sais pourquoi j'ai demandé à Paul de me tatouer derrière l'oreille droite ?"

Simon a retiré son pantalon, n'importe comment, avant même de se déchausser.

"Parce que tu dors toujours sur ton côté gauche ? Pour être moins gêné ?

— Mais non !"

Il levait les yeux au ciel, exaspéré.

"Koen, tu le connais, hein ?

— Bien sûr que je le connais.

— L'autre jour, il a décroché un projet pour la boulangerie Paul – ça, tu savais déjà, je devrais même pas te le redire en fait, mais bon – et c'est lui qui va créer leurs nouveaux sacs en papier, alors tu vois, je me suis dessiné un tatouage et je l'ai fait poser par quelqu'un qui s'appelle aussi Paul, incroyable, non ? Et tout ça, je le savais pas quand je l'ai rencontré au Soleil, qu'il était tatoueur et qu'il s'appelait Paul, c'est juste un coup de pouce du cosmos."

Il parlait vite et sans s'arrêter.

"Mais pourquoi derrière ton oreille droite ?

— Parce que je suis droitier, *tiens**, et que Koen bosse à droite derrière moi au bureau, comme ça il peut pas le rater."

Je n'y comprenais rien, mais me gardai d'insister. J'avais devant moi quelqu'un qui essayait de se faire passer pour Simon, qui s'était glissé dans sa peau alors qu'elle était un peu trop juste pour lui et qui s'efforçait de son mieux d'imiter sa gestuelle sans que ça craque aux entournures, d'où ces mouvements secs.

* Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. *(N.d.T.)*

"Tu veux bien éteindre la lumière ?"

J'avais parlé tout bas, dans une tentative de calmer la voix de Simon.

"Eh, Loulou, c'est pas un peu d'enthousiasme qui va te faire du mal !

— Pardon. J'ai pris un zopi tout à l'heure, je suis un peu KO."

Il a hoché la tête, sans faire de réflexion, sans chercher à savoir pourquoi j'avais repris un somnifère après tout ce temps. Ça pouvait aussi être à cause du zopi que l'attitude de Simon me faisait une impression tellement bizarre, peut-être qu'il parlait à une vitesse normale mais que j'enregistrais tout avec plus de lenteur.

"Au fait, pourquoi t'as laissé la lumière pour dormir ?

— C'est toi qui viens de l'allumer.

— Ah bon ?"

Dans le noir, il s'est allongé près de moi. Il a collé ses pieds moites et glacés contre les miens.

"Simon, est-ce que vous avez rendu votre projet à l'heure, finalement ?

— À l'heure ?

— Cette campagne de pub, pour La Monnaie, c'était bien aujourd'hui la limite ?"

Depuis des semaines, Simon consacrait tout son temps à ce projet, il tournait autour de l'ordinateur comme une mouche autour d'une banane trop mûre, me faisait le compte rendu quotidien de sa progression, j'essayais au maximum de lui épargner les tâches ménagères pour qu'il puisse se concentrer à fond sur son travail. L'avant-veille encore, il s'était décidé à modifier la police de caractères et m'avait demandé au moins dix fois mon avis.

"Oh, ce projet-là ? Y a pas eu de problème. Ils ont tout de suite réagi pour dire qu'ils trouvaient ça fantastique.

— Et qu'est-ce qu'ils ont pensé du caractère que tu as fini par choisir ? Est-ce qu'ils t'ont remercié d'avoir travaillé toutes ces nuits ? Tu ne veux pas en parler ?

— Ils ont trouvé ça fantastique, Loulou, je t'ai déjà dit. Et maintenant, laisse-moi tranquille avec tes questions pièges."

Étendus côte à côte, nous avons gardé le silence pendant un moment. J'étais plus au bord que d'habitude. Sur la cheminée,

à l'abri sous sa cloche de verre, se trouvait le petit arlequin violoniste en porcelaine rafistolée qui avait autrefois appartenu à ma mère. L'ambiance était tendue. J'avais du mal à croire que la figurine puisse regarder aussi paisiblement devant elle et continuer à jouer, imperturbable, au lieu de jeter vers nous des coups d'œil inquiets.

"Simon, est-ce que tu as pris de la drogue ce soir ?"

Dans la pénombre, il s'est redressé en position assise et a penché son visage au-dessus du mien.

"Tu déconnes, Léo ? Je suis heureux, c'est tout. Pas besoin de drogue pour ça."

Il y avait tellement de déception dans sa voix que j'étais convaincue qu'il disait la vérité.

IL Y A DOUZE ANS

La première fois que j'ai parlé à Simon, c'était fin 2007, à mi-parcours de ma deuxième année d'études cinématographiques. De toute la période qui a précédé, entre mon installation à Bruxelles et le moment où je lui ai adressé la parole, ma mémoire n'a presque pas conservé de traces. J'avais quitté mon village natal peu après le décès de ma mère et si je parvenais encore à prendre acte de l'existence des choses, jamais je n'en questionnais le comment ni le pourquoi. Mon disque dur interne était rempli de précieuses images d'elle, qui allaient s'effacer dès que j'accepterais d'y stocker de nouvelles impressions où elle serait absente. Le seul souvenir qui me soit resté de cette époque, c'est l'habitude que j'avais prise, durant ma première année, de regarder tous les jours sur YouTube la même petite sélection de vidéos répondant au critère de recherche *"baseball bat versus fruit"*, avec, en dernier, le clip *How Far Can I Hit Random Fruit *WARNING : COCONUT EXPLOSION!**.

Je n'étais heureusement pas toute seule à entreprendre ce périple depuis mon coin de campagne jusqu'à Bruxelles. Indra, ma meilleure copine au village, avait aussi décidé de partir à la capitale pour y étudier non pas le septième art, mais le droit. Un jour viendrait où elle défendrait de dangereux criminels et me raconterait tout, de telle sorte que je puisse en faire des séries policières pleines de suspense. Lorsqu'il est apparu qu'elle pouvait louer pendant vingt-quatre mois une piaule pas chère et assez grande pour abriter deux lits, j'ai accroché mon petit wagon au sien. Elle non plus n'était pas en lien très étroit avec

sa famille, mais au moins, elle recevait chaque mois un pécule suffisant pour s'en sortir. À deux, on formait une équipe : elle avait l'argent, moi le temps – Indra payait les courses, je faisais la cuisine et le ménage, et quand elle s'absentait pour une soirée ou une nuit, je donnais à manger à son hamster, Hamlet, qu'elle avait ramené du foyer parental.

Avant de pouvoir m'inscrire en arts de l'audiovisuel, j'avais dû passer un examen d'entrée en deux parties : un test théorique et une épreuve pratique. Le matin, au questionnaire de théorie, je n'avais pas su dire quels étaient les principaux formats de pellicule ou ce que signifiait *establishing shot*, tout comme je m'étais montrée incapable de donner le nom de la capitale de l'Arabie saoudite ou de notre ministre de la Culture. Et Sophia Loren, c'était bien une marque de parfums haut de gamme ?

Par bonheur, l'après-midi, il restait l'examen pratique, une épreuve consistant à présenter notre travail (un film de cinq minutes maximum, sujet libre), que nous avions eu tout l'été pour réaliser. Essayant de refouler la perte de ma mère, je m'étais lancée à fond dans ce projet : munie d'une petite caméra, j'avais pris place devant le Lidl du coin pour y trouver le plus grand nombre possible de personnes qui accepteraient d'être filmées en gros plan, ce qui me permettrait d'en faire un court montage avec Windows Movie Maker. Quatre minutes cinquante-cinq de regards vieillissant peu à peu, depuis les grands yeux bleu ciel d'un bébé jusqu'aux molles paupières fripées d'une nonagénaire, le tout sur *Everybody's Got to Learn Sometime* de Beck. Avant de filmer chaque modèle, je lui inscrivais son âge sur le front à l'aide d'un crayon khôl trouvé dans la trousse à maquillage de ma mère, histoire d'ordonner plus facilement les séquences au montage. Je pensais alors pouvoir zoomer de telle façon que les yeux se trouvent systématiquement au centre de l'image et que le reste soit hors champ, ce qui n'était évidemment pas faisable car chaque visage avait des proportions différentes, si bien que les chiffres finissaient toujours par se voir.

J'avais continué la prise de vues jusqu'à obtenir deux séquences par âge. Le démaquillant que je tendais aux modèles après la séance ne réussissait pas vraiment à effacer les marques un peu

grasses du crayon noir : ces gens ont sans doute fait leurs courses toute la semaine suivante avec leur âge écrit sur le front.

Ce n'est qu'en voyant le résultat final projeté devant le jury, sur un grand écran de cinéma, que j'ai remarqué la préoccupation dans les yeux des villageois qui avaient participé au film. Ils me regardaient, moi, à travers l'objectif et ils savaient tous, pour ma mère.

Le jury avait trouvé formidable ce défilé de figurants soucieux, immatriculés, sous le logo d'une grosse chaîne de supermarchés allemands, en association avec cette musique-là. J'étais l'une des rares parmi les étudiants à manier l'ironie et l'autodérision, indiquait avec enthousiasme le bref rapport qu'ils m'ont envoyé par la poste pour confirmer mon admission. C'est d'ailleurs la seule chose que j'aie cherchée, puis apprise, durant toute cette formation aux arts de l'audiovisuel : la signification de l'ironie.

Difficile de croire que j'avais dû passer un examen d'entrée pour faire des études de cinéma, alors que j'étais exemptée de prouver ma compétence à vivre dans une grande ville comme Bruxelles. Débarquant d'un village où les seules personnes de couleur étaient des enfants maliens adoptés, où le car ne passait qu'une fois l'heure, où le règlement de notre école – un ancien couvent – prohibait les tenues à manches courtes, je déambulais, intimidée, dans le labyrinthe bruxellois, avec toutes ses lignes de bus et ses compagnies de transport en commun, ses épiceries de nuit, ses cafés, sa population multicolore, avec ses néons et sa pauvreté bien visible, avec ses écoles d'art pleines d'étudiants au look punk, western ou gothique, pour qui la participation à un enseignement artistique était une forme d'art en soi. Dans l'espoir de m'habituer, je faisais chaque jour le trajet à pied entre Bruxelles-Nord et Bruxelles-Midi, aller et retour, mais en vain : je n'étais qu'une bille de flipper, ballottée dans tous les sens. Il m'a fallu trois mois pour découvrir que je n'avais pas besoin de marcher jusqu'à la gare pour prendre un bus à destination d'autres quartiers périphériques, que certaines lignes passaient tout bonnement par le centre.

Simon et moi faisions partie de deux groupes distincts. Il fréquentait les citadins, ceux qui sortaient en bande à chaque pause, ils ne déjeunaient jamais à la sandwicherie d'en face mais Au Suisse ou chez Viva M'Boma, on ne pouvait pas les suivre – ils étaient ces billes de flipper échappées du circuit. Moi, je restais avec les autres ruraux en exil à Bruxelles, ceux qui ne manquaient aucun cours et qui prenaient sagement des notes parce qu'il fallait bien que quelqu'un le fasse. Le midi, on allait en troupe au GB tout proche, où on s'achetait des petits pains et des barquettes de salade charcutière, et où on passait plus de temps que nécessaire parce que l'agencement du supermarché, identique à celui du GB de chez nous à la campagne, nous était agréablement familier.

Cette année-là, je ne me suis liée avec personne, je n'ai pas recherché de véritables contacts puisqu'on nous avait dit qu'un étudiant sur deux abandonnait avant sa troisième année, je ne voulais donc pas m'attacher une fois de plus à des gens si c'était finalement pour les perdre.

La location que j'occupais avec Indra était un meublé. Dans ma partie, il y avait une armoire et un lit auxquels je n'attachais aucune espèce d'importance – le mieux semblait à mon avis de tout recommencer à zéro. Je n'avais apporté de chez mes parents que quelques babioles ayant pour moi une valeur sentimentale parce qu'elles avaient appartenu à ma mère : un arlequin de porcelaine réduit en morceaux et des perles de bain que je lui avais offertes pour la fête des Mères – elle les avait laissées intactes dans leur emballage, peut-être pour ne pas froisser mon père, qui détestait l'odeur des huiles de bain.

Je n'avais pas voulu déménager les meubles de ma chambre d'enfant. Ils étaient enveloppés d'une fine couche de malheur domestique, comme un voile de suie après l'incendie. Dans ce lit, j'avais passé des nuits et des nuits en position assise. L'empreinte laissée au creux du matelas était celle d'un corps non pas endormi, mais en veille. La mousse avait fini par former une bosse qui, lorsque je m'allongeais sur le dos, me faisait croire que j'étais en train d'écraser un petit animal.

À la fin de cette première année, juste avant l'été, ma colocataire avait rencontré un garçon chez qui, après les vacances, elle allait passer la nuit de plus en plus souvent et à qui elle consacrerait l'essentiel de son allocation mensuelle. Elle ne laissait désormais que de quoi payer la nourriture et la litière de son hamster. Comme ma bourse d'études couvrait tout juste la moitié du loyer en plus de mes frais de scolarité, et qu'il me fallait trouver rapidement des revenus complémentaires pour les repas et l'argent de poche, je m'étais inscrite dans une agence d'intérim. Là-bas, ils pensaient faire plaisir à l'étudiante en cinéma que j'étais en me proposant un job au Kinepolis. Du coup, trois soirs par semaine, j'allais au Heysel à vélo, en passant par l'avenue Houba-de-Strooper, pour prendre mon poste derrière le comptoir d'un palace à blockbusters. Je m'arrangeais surtout pour que personne, à l'école de cinéma, ne découvre que c'était moi qui vendais des gobelets de coca, des seaux de pop-corn et des barquettes remplies à ras bord de Doritos croustillants, sous des plâtrées de sauce cheddar, à une horde de spectateurs sacrilèges, leur permettant ainsi de rendre inaudibles, par leurs grignotages et leurs bruits d'aspiration, les scènes d'intimité à l'écran.

Les seuls moments où j'entrais dans une salle, c'était à la toute fin du générique, pour balayer des résidus alimentaires entre les rangées de fauteuils.

Autre désillusion : le pop-corn qui se dorait derrière une vitrine lumineuse, sous des lampes à infrarouge censées faire croire que le maïs était soufflé sur place, provenait de chez un grossiste et arrivait tout prêt, par camion, dans des sacs-poubelles noirs.

On aurait pu s'imaginer qu'après huit heures passées à servir et à balayer du pop-corn industriel, je ne puisse plus voir ni sentir le moindre flocon de maïs, mais une fois mon travail terminé, j'emportais tout ce qui n'avait pas été vendu.

Je mangeais le pop-corn salé à midi et gardais le caramélisé pour le soir, c'était gratuit, j'appréciais le fait de ne pas avoir à cuisiner, car chaque fois que je préparais un repas chaud en l'absence d'Indra, je me sentais ridicule et désemparée, comme

si j'étais en train de raconter une blague dans un cabaret sans public.

Dès que je prenais place devant mon assiette bien garnie en face d'une chaise vide, je ne pouvais m'empêcher de penser à mon père, assis au même instant devant son assiette bien garnie en face d'une chaise vide. Ces deux images se présentaient côte à côte dans mon esprit, montées en *split screen*, ça ressemblait à un message ou à un manifeste – la solitude de l'un relève de la responsabilité de l'autre – alors que je ne voulais pas faire passer de message, je ne voulais rien du tout, en dehors de ne plus avoir aucun rapport avec lui, parce que sinon, ça m'aurait vite obligée à reprendre le rôle de ma mère, entièrement à son service, mais essuyant quand même le reproche de tout faire de travers.

Quand exceptionnellement je me faisais la cuisine, pendant le week-end, j'allais au plus simple, pour un repas que je ne mangeais pas à table, mais au lit : des morceaux de pain marocain trempé dans un pot de compote de pommes réchauffé au micro-ondes, ça coûtait à peine nonante centimes au petit magasin du coin. Et si je me réveillais affamée en pleine nuit, sans rien à grignoter au fond des placards, je prélevais ce qui me semblait comestible dans le sac de nourriture pour hamster : graines de sésame, de tournesol, amandes effilées… Hamlet me lançait souvent des regards furieux avec ses mirettes en boutons de bottine.

Simon avait trois ans de plus que moi, il était déjà diplômé d'une école de graphisme, mais voulait également se former à l'animation dans le cadre d'un cursus dont il avait lui-même choisi les modules. Nous nous croisions rarement, ses cours avaient lieu dans les anciens studios télévisés Sonart, près de Montgomery, alors que les miens se déroulaient à titre provisoire place de la Monnaie, dans un ex-immeuble de bureaux, *alias* "la colonne à classeurs". Pour certains cours en commun (politique et médias, histoire du cinéma), Simon et les autres étudiants de Sonart venaient nous rejoindre dans l'une des salles de notre colonne à classeurs. Ils prenaient toujours place au premier rang, penchés en avant, et dès que le prof entamait son exposé, ils se mettaient à griffonner sur leur bloc-notes ou leur

tablette graphique – tendre l'oreille leur était impossible tant qu'ils n'avaient pas les doigts en mouvement.

J'avais remarqué Simon parce qu'il dégageait quelque chose d'authentique au milieu de tous ces étudiants qui faisaient beaucoup trop d'efforts pour paraître n'en faire aucun. Au moins, on pouvait croire que les cheveux en bataille étaient naturels, il n'avait pas besoin pour ça d'utiliser du gel Out of Bed de L'Oréal. Quand il se penchait, là-bas, parmi tous ceux du groupe, c'est sur sa nuque qu'on voulait poser une main.

La genèse de notre relation n'a rien d'étourdissant, ce n'est pas un récit où les yeux de l'un rencontrent ceux de l'autre soudain auréolé d'une lumière intense et de la certitude qu'ils sont faits pour vivre ensemble jusqu'à la fin de leurs jours. Non, je ne m'intéressais pas particulièrement à Simon, je l'ai à peine regardé pendant les dix-huit premiers mois de mes études cinématographiques, j'étais en mode survie. Tout ce que je savais de lui se résumait aux choses qu'on apprend par bouche à oreille quand on fréquente le même établissement : en fait, son nom de famille ne se prononçait pas comme le légume, mais un peu comme "scout" en anglais ; il détestait les aliments croquants, ce qui expliquait pourquoi, le midi, il pratiquait une opération à cœur ouvert sur son sandwich, dont il retirait avec minutie les tranches de concombre et les rondelles d'oignon ; il gagnait de l'argent à son compte en dessinant des affiches et des visuels pour des musées ou des agences publicitaires ; il était né à Bruxelles ; il allait chaque semaine voir un film classique à la Cinémathèque ; il ne colportait pas les ragots et avait horreur des banalités, on le surprenait rarement à discuter d'autre chose que de travaux dirigés ou de logiciels d'animation. Tout le monde savait à quel point il était doué, les profs montraient ses créations aux autres classes et mettaient ses dessins sur le site web de l'école, ils lui avaient demandé de présenter un projet pour un grand mur de graffitis dans la cantine du bâtiment Sonart et aucun étudiant n'avait protesté. Quand il marchait dans le couloir, on lui laissait plus d'espace que nécessaire.

Ces informations n'ont pris de la valeur que vers la fin de ma deuxième année, peu avant les grandes vacances, lorsque

j'ai cru entendre dire que sa mère se mourait. Il était question d'une série de traitements et d'un timide espoir d'amélioration, finalement démenti à cause de nouvelles métastases que la patiente, cette fois, avait refusé de combattre. On racontait que les tumeurs enflaient à vue d'œil sur son visage, comme dans *Elephant Man*. À partir de là, l'espace laissé à Simon dans le couloir passa du simple au double. Ce n'était plus par respect pour son talent, mais pour le deuil qui s'annonçait. Personne ne savait quoi lui dire.

Tout d'un coup, je connaissais Simon mieux que quiconque. Il n'avait été jusque-là qu'une série de points dans un album de coloriage, des points que je pouvais maintenant relier d'un trait pour lui rendre sa forme exacte : je voyais la personne qu'il était, mais aussi celle qu'il allait devenir, car je savais précisément par quelles émotions il devrait passer.

Nous échangions parfois un regard, celui de compagnons d'infortune, un regard dont je pouvais déduire que quelqu'un avait parlé de ma mère à Simon. Dans les couloirs, je disposais moi aussi de plus d'espace que nécessaire, sauf que, me concernant, le talent n'y était absolument pour rien.

Notre première conversation – amorcée par deux ou trois mots sur les horaires des cours, mais devenue très vite prétexte à un dessin (il avait esquissé une carte de Belgique et m'avait demandé de situer d'une croix le village de Campine où j'étais née) – m'a fait comprendre pourquoi il impressionnait autant tout le monde.

Au crayon, il a immédiatement tracé une voie de chemin de fer entre ma petite croix et Bruxelles, puis, en quelques lignes, représenté un train avec, dans le dernier wagon, la seule et unique passagère qui me ressemblait trait pour trait : visage rond, longue queue de cheval, sourire timide. Je ne le quittais pas des yeux pendant qu'il dessinait, mon regard ne semblait pas le déranger du tout. J'ai continué de le fixer jusqu'à ce que ça ait quelque chose d'intime.

Simon faisait partie des rares personnes à être plus belles de près que de loin. Épaules étroites surmontées d'une tête large, teint légèrement hâlé, peau inégale, il semblait modelé dans

l'argile par un sculpteur qui s'était essayé à quelque chose d'original et qui n'avait pas utilisé beaucoup d'eau pour le lissage. Au moment de façonner les oreilles, les globes oculaires et le nez, l'artiste avait surestimé ses réserves et il ne lui était plus resté assez de glaise pour la formation des lèvres : la bouche de Simon paraissait avoir été extraite de la masse du menton, pressée vite fait entre le pouce et l'index jusqu'à donner deux petites barres posées dans une cuvette peu profonde. D'ailleurs, même quand il riait, ses commissures s'écartaient à peine au-delà des ailes du nez.

Le plus important, dans cette rencontre, s'est manifesté après coup, lorsque je me suis aperçue qu'elle avait ouvert mes sens. Simon me manquait dès qu'il sortait de mon champ de vision. Ce soir-là, j'avais retrouvé ma chambre comme je l'avais laissée le matin, avec le demi-pot de compote à côté du lit, le matelas nu d'Indra et la cage d'Hamlet au centre d'un cercle formé par les projections de sciure – soudain, il m'est apparu évident que les quelques mots échangés avec Simon m'avaient amplifiée, agrandie, et que je ne pouvais plus rentrer dans mon ancienne forme, dans ma vie étriquée. Je ne voulais plus être la Léo d'avant, celle qui n'avait pas encore pris place dans le petit train dessiné au crayon.

Les semaines suivantes, lorsque Simon entrait dans la salle, mon regard s'aimantait automatiquement à lui, à ses boucles folles, à son pantalon taille basse, à sa dégaine caractéristique, traînante, peu assurée, avec les fesses qui dépassaient chacune leur tour de sa ceinture, comme si elles étaient en train de discuter le bout de gras, mais ne parvenaient jamais à tomber d'accord.

Maintenant que j'avais fini par le remarquer, je ne pouvais plus laisser mes yeux vagabonder à travers la classe sans savoir tout de suite où il se trouvait. C'était un peu comme dans les albums *Où est Charlie ?* Une fois qu'on avait repéré son bonnet rouge et blanc, il devenait impossible de ne plus voir Charlie, mais surtout : on ne pouvait pas imaginer pourquoi il nous avait fallu tant d'efforts pour le trouver.

12 MAI 2018

"J'ai une super nouvelle !"

Le tatouage datait d'une semaine, les lignes d'encre formaient des nervures sur la peau. Toutes les deux ou trois heures, Simon changeait son pansement pour éviter que la pommade lui graisse les cheveux. À mon retour du travail, il était là qui m'attendait, deux verres à la main, dans le petit hall d'entrée où on accrochait nos manteaux. Toutes les portes intérieures donnant sur cet espace réduit étaient fermées, ce qui le rendait oppressant. Il flottait une odeur âcre. Ça ne pouvait pas être le bac à chat, je venais de changer la litière. C'était plutôt de la sueur, de la sueur séchée, avec ces relents d'estomacs vides qu'on sent le matin aux heures de pointe dans un tram bondé ou en fin d'après-midi pendant le ramadan.

"Dépêche-toi, entre !"

Je me tenais sur le palier, hésitant à franchir le seuil pour me placer à ses côtés dans cette pièce exiguë. La petite ampoule blanche du plafonnier projetait sur lui une ombre qui accentuait ses cernes. Depuis quelques soirs, il avait beau se coucher, son trop-plein d'énergie l'empêchait de fermer l'œil. Il se mettait à me parler au beau milieu de la nuit. Ses mains et ses pieds avaient encore refroidi, on aurait dit que ses membres dépérissaient lentement, comme les plantes, par les extrémités.

"Modification du comportement après tatouage", *"tattoo shock"*, "tatouage et surestime de soi", "décès consécutif à tatouage", "bactéries céphalophages et crâne tatoué", "troubles de la circulation sanguine périphérique après infection par tatouage", "taux d'adrénaline élevé suite à un tatouage" : j'avais

googlisé à peu près toutes les options possibles, sur l'ordinateur de la boutique pour que Simon ne puisse pas consulter mon historique de recherche à la maison, mais aucune explication de son comportement étrange n'en était ressortie. Il me semblait illogique que ses extrémités se nécrosent en premier sans que ses oreilles aient d'abord présenté le moindre signe.

J'avais aussi cherché "Paul & Friends". Ce nom correspondait effectivement à un salon de tatouage, au coin de la place Fontainas, mais je ne savais pas si c'était une bonne ou une mauvaise chose. Un matin, en allant travailler, j'étais passée par là pour voir en chair et en os le "héros", le "découvreur" de Simon. C'était fermé, il y avait dans la vitrine des crânes en ivoire, un mini-sumo et un Manneken Pis métallique, le tout au-dessus d'un grand panneau de bois : PAS DE TATOUAGE AVANT 18 ANS. Mais même si le salon avait été ouvert ce jour-là, je n'y serais pas entrée – qu'est-ce que j'aurais bien pu dire à Paul, lui demander ? Qu'avais-je à lui reprocher ?

"Faut qu'on fête ça."

Simon m'a tendu un verre de vin pétillant.

Sur le couvercle du bac à chat était posée une bouteille de champagne, ouverte. Il l'avait achetée au minuscule GB Express de la gare du Midi, comme l'indiquait le ticket de caisse collé au goulot froid et humide. Ça revenait à un euro la gorgée.

Ma flûte était pleine aux trois quarts, mais il m'a resservi du champagne, jusqu'au bord, d'un geste un peu trop brusque.

"J'ai pas droit à un bisou ?

— Mais si."

Je pressai mes lèvres contre les siennes.

Pendant ce temps, la mousse débordait de mon verre et dégoulinait sur mes chaussures, une belle paire d'Adidas blanches que je mettais pour travailler chez Belly&Book, le magasin de la rue Dansaert où, aux côtés de ma collègue Lotte (devenue ma meilleure amie), je vendais des vêtements de grossesse, des soutiens-gorges d'allaitement et des livres pour enfants.

Belly&Book essayait de se distinguer des autres boutiques pour futures mamans par une offre de vêtements de marque censés accentuer la rondeur du ventre au lieu de la camoufler. Des tenues signées Fragile, Yumi, Queen Mum, En Sainte, Citizens

of Humanity ou encore Pietro Brunelli – il fallait juste que les robes et les tops soient confectionnés dans un tissu extra-fin, moulant, et qu'ils frappent l'imagination par l'originalité de leur coupe et de leurs motifs.

J'avais mal aux pieds, ils me lançaient, engourdis après une journée entière à marcher de long en large dans le magasin. Car les lundis, mercredis, jeudis et samedis, voilà ce que je devais faire : ne jamais m'asseoir en présence de la clientèle, ne jamais montrer ma fatigue, ajuster au mieux et avec le sourire des brassières à rabats sur les seins lourds de femmes enceintes jusqu'au cou, souligner leur grossesse par des ceintures et des pantalons taille haute ; glisser un coussin équivalant à trois, à six ou à neuf mois sous les habits d'une cliente fraîchement fécondée, échanger un regard dans la glace avec son compagnon, qui voyait sa chère position du missionnaire s'envoler en fumée ; faire en sorte que les futurs papas, venus sans connaître les mensurations de leur femme, ne repartent pas avec un modèle trois fois trop grand, au cas où, mais leur offrir mes bonnets en guise de comparaison pour qu'ils estiment à vue de nez quel soutien-gorge d'allaitement il fallait choisir ; distraire la progéniture déjà mise au monde par un dessin animé ou une poignée de biscuits en forme de lettres ; m'exclamer "Oh le gros bobo !" pour consoler des bambins ayant percuté avec beaucoup d'enthousiasme leur reflet dans l'un des miroirs qui tapissaient le passage entre les deux salles de la boutique ; leur chanter "Alouette, gentille alouette" ou une comptine de K3 ; offrir un verre d'eau ou un café aux acheteurs s'apprêtant à faire une belle dépense ; habiller les mannequins en vitrine, supprimer les faux plis avec le fer à vapeur qui, pour une raison inconnue, diffusait une odeur de sexe dans tout le magasin, plumeauter les albums d'éveil, réorganiser l'étalage où certains livres traînaient depuis des années, avec leur papier décoloré par le soleil ; replier soigneusement après chaque essayage les vêtements trouvés pêle-mêle dans la cabine, mettre en rayon les tailles manquantes, nettoyer les traces morveuses ou grasses de doigts enfantins à l'aide d'un spray donnant envie d'éternuer, compter l'encaisse, remplir des fichiers Excel, passer le sol et les poufs à l'aspirateur, déposer les tasses propres sur l'égouttoir pour le lendemain.

J'avais échoué par hasard dans cette boutique au rez-de-chaussée d'un immeuble majestueux. Les nouveaux locaux de mon école de cinéma se trouvaient tout à côté, et juste au moment où j'étais passée devant, une fille hyper maigre affichait l'offre d'emploi sur la vitrine. Elle se présenterait plus tard sous le nom de Lotte. J'allais au secrétariat de l'institut pour chercher mon diplôme, ce qui me donnait la possibilité de postuler à un vrai travail puisque je n'étais plus étudiante et que j'avais donc perdu mon job au Kinepolis. Le nom du magasin laissait supposer qu'on ne s'y occupait pas seulement de ventres, mais aussi de livres, ce qui tombait bien. J'avais offert mes services sans aucune hésitation. Je voulais un boulot pas trop exigeant sur le plan de la créativité, car les autres jours devaient me permettre de tenir un blog et de remanier mon chef-d'œuvre, le scénario d'un film sur une jeune femme qui perd sa mère dans un bête accident de vélo et qui devient ensuite réalisatrice, un script à fort potentiel selon un producteur de cinéma qui siégeait au jury de l'examen, à condition que je corse un peu l'histoire en faisant de cette jeune femme une policière ou une monitrice d'auto-école assoiffée de vengeance – il m'avait remis une carte professionnelle indiquant toutes ses coordonnées.

Mais là, au bout de huit ans, le projet s'était désintégré, il me restait juste un dossier contenant quelques scènes sans rapport entre elles et des observations stéréotypées qui ne me serviraient à rien, vu que je n'avais aucune envie d'écrire quelque chose d'autobiographique, mais aussi parce que je ne pouvais rien imaginer de crédible à mes propres yeux et que je n'arrivais pas, les mardis, vendredis et dimanches, à me défaire de cette idée que j'étais une vendeuse pratiquant l'écriture plutôt qu'une autrice employée comme vendeuse.

Sans Lotte, je n'aurais jamais tenu huit ans. Nous formions une équipe efficace, acceptions volontiers de nous remplacer mutuellement en cas d'arrêt maladie, ne prenant même pas la peine d'en parler à Godelieve, notre invisible patronne, qui possédait également une boutique de sacs à main et d'accessoires à Anvers. Lotte avait d'épais cheveux blonds, raides à l'exception des pointes, qui rebiquaient comme celles d'une perruque laissée trop longtemps la tête en bas dans un carton. De grande taille,

elle avait les pommettes saillantes et parlait peu, ce qui donnait par conséquent de l'importance à tout ce qu'elle disait. Le jour où nous nous sommes rencontrées, il y avait dans ma vie suffisamment de place pour une amitié nouvelle, étant donné qu'Indra et moi, après avoir résilié notre colocation, ne nous voyions presque plus. Diplôme en poche, elle était retournée au village travailler pour un assureur et comptait se faire construire une maison à côté de chez ses parents. De temps en temps, elle donnait de ses nouvelles quand elle allait assister à un séminaire dans la capitale ou visiter un salon d'architecture intérieure à Brussels Expo et qu'elle avait un billet en rab, mais je ne savais jamais si elle m'invitait par obligation ou par pitié. Est-ce que ça valait la peine que je fasse tout ce trajet à vélo pour l'écouter débiter ses histoires parmi des centaines de cuisines équipées ? Elle tiendrait sûrement à parler de nos vieilles connaissances, elle aurait sans doute des tas d'anecdotes à raconter sur mon père et sur sa nouvelle compagne, dont elle se trouvait être la nièce. Je répondais toujours trop tard en lui proposant de venir prendre un café (en poudre) chez Belly&Book, ce qu'elle utilisait comme prétexte pour se désister – la journée avait été longue, son train allait partir, est-ce que je prévoyais de repasser prochainement au village ? Il n'y avait jamais de refus catégorique de l'une ou de l'autre, c'était plutôt un manque de persévérance chez toutes les deux.

Lotte avait elle aussi de la place pour une nouvelle amitié. Elle sortait d'une longue relation qui s'était terminée dans la douleur, avec un amour de jeunesse qu'elle était sur le point d'épouser lorsque le futur marié avait trouvé nécessaire de lui avouer une infidélité commise l'année précédente. Mes liens avec Lotte s'étaient tout de suite révélés très étroits, comme si elle avait recollé les morceaux de son cœur brisé en y laissant de l'espace pour moi. Elle montrait plus d'application que toutes les filles que j'avais connues jusqu'alors et avait comme moi des ambitions créatives dont elle non plus ne faisait rien. Son intention était de devenir actrice, mais elle en avait marre des films de fin d'études où on la reléguait, en raison de sa maigreur, à des rôles non rémunérés de pute malade ou d'adolescente condamnée par le cancer. La pensée que, malgré ses rêves

de cinéma, elle travaillait encore et depuis plus longtemps que moi dans cette boutique de mode pour femmes enceintes me rassurait. On partageait le même sort ! C'était un sujet de plaisanterie entre nous : elle jouerait dans un film que j'aurais écrit et, tant que je n'aurais rien pondu, ce serait aussi sa carrière que j'étoufferais dans l'œuf. Voilà qui ne me mettait pas la pression, au contraire, j'y trouvais plutôt du réconfort.

Tout ce qu'on m'avait appris à l'école de cinéma en matière d'écriture, je n'en avais rien fait depuis mon embauche par Belly-&Book (ils vendaient moins de livres que l'allitération sur leur enseigne le laissait supposer), excepté une demande de subvention auprès du Fonds flamand pour l'audiovisuel et la tenue d'un blog que j'avais intitulé BookBelly Blog en attendant une meilleure idée, qui n'était finalement jamais venue car en fait, je n'en espérais pas grand-chose. C'étaient de brefs étirements de mon muscle artistique, des scènes empruntées à la vie courante, des dialogues entendus au magasin entre des parents et leurs enfants – "Papa, pourquoi on lui demande son bonnet, à maman ? Elle a rien sur la tête !" Pendant six ans, je m'étais obligée à bloguer une fois par semaine, après quoi j'avais commencé à verser dans la répétition et mes posts s'étaient considérablement espacés. La fréquentation diminuait, tant au magasin que sur mon site (tout au plus dix visiteurs uniques par mois, dont je ne savais pas très bien comment ils avaient atterri là). Même Lotte n'était pas au courant de mes publications occasionnelles. Après tout, en voyant que je me remettais à écrire, elle aussi pourrait contracter à nouveau son muscle artistique et je n'aurais pas le temps de dire ouf qu'elle se serait déjà fait débaucher par un de mes anciens condisciples devenu célèbre, me laissant toute seule à rouler jusqu'à la fin de mes jours, façon crêpe garnie, les mêmes ceintures de grossesse en tissu élastique imprimé de motifs ludiques.

"Qu'est-ce que t'en penses ?"

Après notre tchin-tchin, Simon avait vidé son verre en deux traits et lâchait à présent un chapelet de rots pétillants.

"Qu'est-ce que je pense de quoi ?

— Ah oui, c'est vrai, faut d'abord que je te fasse visiter ! Et après : la grande nouvelle."

Notre appartement avait la forme d'un papillon. On entrait par la tête, c'est-à-dire par le petit hall carré sur lequel donnaient trois portes de séparation jamais fermées sauf, bizarrement, ce jour-là. Celle du milieu, face au palier, s'ouvrait sur un bureau étroit, en tuyau de poêle : c'était le tronc du papillon. Avec, de chaque côté, les ailes constituées de deux pièces en enfilade. Dans l'aile gauche : une salle de séjour et une chambre à l'arrière, d'environ vingt mètres carrés chacune et communiquant par une immense porte ancienne à double battant, richement ornée. Dans celle de droite : la cuisine et la salle de bains, séparées par une porte contemporaine en verre dépoli.

"Tatataaaa !"

La porte du séjour s'est ouverte un peu trop brusquement et sa poignée a embouti le mur situé derrière. Il m'a fallu un certain temps pour reconnaître la pièce. C'était un spectacle étrange, le canapé avait bougé, le séchoir à linge se trouvait maintenant dans le salon et le lit avait disparu de la chambre. À sa place trônait le bureau qui était jusqu'alors dans la petite pièce du milieu. Le parquet portait encore les traces qu'avaient laissées les meubles pendant leur transfert. J'ai passé dessus un doigt mouillé de salive, elles ne s'effaçaient pas. Daan, qui avait trouvé refuge dans un coin du séjour, s'est mise à pousser des miaulements plaintifs quand elle m'a aperçue. J'ai jeté un coup d'œil derrière la porte : la poignée avait creusé un léger renfoncement dans le plâtre. On allait devoir le reboucher avec de l'enduit, ça coûtait bien dix euros le tube.

"Attention… Et voilà !"

Simon m'a fait retraverser le hall jusqu'à la porte close de l'ancien bureau. Je savais à peu près ce qui se cachait au-delà – je n'avais pas eu de mal à faire le compte – et, en effet, c'était notre lit, casé dans le volume bien trop étroit de la pièce. Simon avait réussi à empiler des cartons de chaque côté du matelas, ce qui nous obligeait à monter dessus par l'avant pour aller nous coucher. Il s'est jeté sur le lit, histoire de me montrer à quel point on serait bien pour dormir.

Je ne pouvais plus détacher mes yeux du pansement derrière son oreille, même pas la nuit, lorsqu'il était allongé près de moi. J'imaginais que ce pansement dissimulait un trou béant, une

brèche, un cratère au fond duquel on pouvait apercevoir un petit squatteur dans le corps de Simon, un parasite implanté par Tattoo Paul & Friends, une créature visqueuse qui le dévorait de l'intérieur et qui bientôt ressortirait, ne laissant de lui qu'une enveloppe de peau flasque et ridée comme les seins d'une mère après quatre allaitements.

"Tu gardes ça pour toi, hein ? Tu me promets d'en parler à personne ?

— Parler de quoi ? Je vois mal qui ça pourrait intéresser qu'on ait changé notre lit de place…

— Non, je te parle pas du lit, je te parle de ce que je vais t'annoncer dans une seconde. Je veux pas que les Tollers soient au courant.

— Mais Chouchou, comment est-ce que je pourrais dire quoi que ce soit aux Tollers ? Je ne les vois presque jamais.

— Tu dis tout à Lotte. Et Lotte raconte tout à Koen. Et Koen peut pas garder sa langue.

— Mais je la vois tous les jours, Lotte ! C'est ma meilleure amie !"

En réalité, je mourais d'envie d'aller me changer, de mettre mon vieux jogging informe. Godelieve tenait à ce que toutes ses vendeuses portent les vêtements de Belly&Book, pour montrer qu'ils convenaient aussi à d'autres que les femmes enceintes, ce qui permettrait d'élargir notre clientèle. C'est pour ça que depuis des années, je passais la moitié de ma semaine dans des robes qui collaient à mon corps comme la fine membrane d'un œuf dur tout juste écalé. Au bout de seize collections de prêt-à-porter, ma penderie renfermait plus de vêtements de grossesse que de tenues normales, dont une pièce de chaque saison, conservée au cas où moi aussi j'attendrais un bébé.

"Qu'est-ce que tu vas me dire ? Que tu t'es fait tatouer l'autre oreille ?"

Je n'aurais pas fait ce genre de blague si j'avais su ce qu'il allait m'annoncer juste après.

"Mais non ! Figure-toi que… avait dit Simon en tambourinant sur le cadre du lit pour faire durer le suspense… j'ai démissionné de Think Out Loud.

— Quoi ?"

J'essayais de ne pas paraître trop inquiète, trop en colère.

"C'est ça. Avec effet immédiat. J'ai déjà récupéré mon portable et mon disque dur, demain j'irai chercher le reste, en taxi. Après, j'aurai tout ce qu'il faut ici pour démarrer le *next level*, au propre comme au figuré.

— Mais pourquoi tu ne veux pas que je le dise aux Tollers ? Ils le savent déjà, non ?

— Que je m'en vais, oui. Mais faut pas qu'ils sachent, pour le *next level*, pour le plan que j'ai en tête.

— Ils t'ont laissé partir comme ça, sans broncher ? Et c'est quoi, ton plan ?

— Bon, d'accord, ça les a un peu déroutés, ils espéraient que j'allais changer d'avis, logique. Y a juste un projet que je dois aider à finir, ça va prendre deux semaines, et j'ai exigé de pouvoir le faire de la maison."

Jusque-là, il paraissait déjà maigre, étendu de tout son long sur le lit, les mains derrière la tête, mais c'était encore pire maintenant qu'il n'avait plus d'emploi fixe.

"Simon, c'est quoi, concrètement, ce plan ?

— Je vais monter une boîte de création en arts du tatouage."

J'ai dû me réfréner pour ne pas courir au téléphone appeler Think Out Loud, leur dire de ne pas écouter ce Simon-là, de ne pas croire ce qu'il racontait. Simon avait toujours été fier de son travail, c'était sa raison de vivre, l'appartenance aux Tollers formait un élément constitutif de son identité, il m'avait encore certifié à peine un mois plus tôt qu'il ne quitterait jamais cette joyeuse équipe. Non, la personne en face de moi n'était pas Simon, il fallait que ça s'arrête tout de suite. Ce Simon-là devait partir, et avant de partir, il allait remettre le lit à sa place, poncer les rayures du parquet, reboucher le mur avec un tube d'enduit à prise rapide, que je ne paierais pas.

"C'est facile pour toi de parler d'un coup de tête, t'y étais pas, justement, dans ma tête ces dernières semaines, tu pouvais pas lire mes pensées, tu vois, comme dans une BD, ces bulles au-dessus des personnages, avec une ampoule qui s'allume, eh ben c'est ce qui m'est arrivé, et j'ai réfléchi, y a un créneau pour les tatouages sur mesure, alors c'est pour ça que je veux proposer aux gens de les écouter, d'écouter leur histoire, ou bien

leur demander une photo, un souvenir, pour que je dessine leur tatouage sur la base de ce qui est important pour eux, ça sera toujours quelque chose de simple, à partir de pointillés ou d'une seule ligne à main levée, faut encore que je trouve un concept original, et puis je vais me faire un site pour prospecter, et je vais louer un bureau à Diegem, comme les vraies entreprises, c'est pas très loin, y a un train toutes les vingt minutes."

Je devais faire de gros efforts pour continuer à l'écouter, les mêmes que quand on essaie de fixer le soleil bas dans le ciel.

"Les trains, il n'y en a pas autant que ça, juste deux chaque heure, ça en fait un toutes les trente minutes.

— Loulou, crois-moi, c'est mortel comme idée, regarde Don Draper de *Mad Men*, lui aussi il a commencé dans la pub à seulement vingt-six ans, et Jim Carrey, tu vois, quand il verse par chèque les dix millions qu'il va gagner à son futur lui de dix ans plus tard, mais moi je fais pas ça pour l'argent, mettons qu'un acteur connu me demande un tatouage, ben je travaillerais gratos, et tiens, j'ai déjà trouvé un nom pour ma boîte : Simon's Shout, tu comprends le jeu de mots, hein, style « haut et fort », le domaine était encore disponible, www.simon-s_shout.be. Du coup, j'ai aussi acheté l'adresse avec .com."

J'ai posé une main sur son front, sans oser fermer les yeux ne fût-ce qu'une seconde.

"Tu sais quoi ? Fais comme si t'étais quelqu'un d'autre et raconte-moi un truc, pour que je te dessine un tatouage, ça peut être n'importe qui."

Il avait attrapé un bloc-notes et un pot de crayons, la mine était posée sur le papier.

"Euh, je suis…"

Je ne savais pas très bien qui je voulais être, à part moi-même. Il fallait bien que l'un de nous deux reste pareil, pour tout maintenir en place.

Simon commençait déjà à griffonner, même le crayon faisait un autre bruit que d'habitude.

"Je sais à qui tu penses."

Je n'avais toujours rien dit, mais il continuait son dessin. En voyant les lignes tracées sur le papier, j'ai senti mon estomac se nouer.

Voilà huit ans que nous vivions ensemble dans cet appartement si petit qu'on ne pouvait pas échapper au regard ni à l'oreille de l'autre et que chaque pet, chaque soupir se faisait remarquer. Du coup, je connaissais Simon dans ses moindres recoins, jusqu'au moindre détail. Quand il ronchonnait, je savais qu'il devait manger quelque chose ; à sa façon de monter l'escalier, j'évaluais l'intensité de sa journée de travail ; la nuit, s'il se détournait de moi, sur le flanc, c'est qu'il voulait un bras passé autour de sa taille. Je pouvais entendre à sa respiration qu'il était en train de penser à sa mère, le goût de sa sueur m'indiquait s'il allait tomber malade, l'odeur de son urine me disait s'il avait mangé trop d'œufs ou de viande, je connaissais le nombre exact de ses grains de beauté (on les avait comptés sur le corps de l'autre, en les barrant d'un trait de crayon pour les yeux, histoire de repérer au recensement suivant si de nouveaux exemplaires étaient apparus et si l'un de nous avait le cancer), je savais ce que signifiait chaque bruit qu'il faisait en dessinant : le cri provoqué par un plantage de logiciel, le soupir quand les idées ne venaient pas, le grognement lorsque sa tablette lui donnait du fil à retordre. Mais tout ça, ce bavardage sans fin, cet effluve de transpiration, ces crissements de crayon, cette assurance, c'était inédit pour moi.

J'ai emporté les verres dans la cuisine, les ai vidés de leur fond de champagne avant de les savonner à l'éponge et de les rincer sous un filet d'eau brûlante. Puis, adossée à l'évier, j'ai observé Simon, toujours en plein griffonnage à quelques mètres de moi.

J'envisageais d'envoyer un SMS à Lotte, pour lui demander de faire comprendre à Koen que Simon ne savait plus très bien où il en était pour le moment, que sa place au bureau ne devait surtout pas revenir à un collègue.

"Dis, Chouchou, excuse-moi de te reposer la question, mais tu es sûr qu'il ne s'est rien passé au boulot ? Ou est-ce que tu aurais reçu un coup sur la tête ? Tu t'es fait renverser par une voiture, le soir où tu es rentré avec ce tatouage ?"

J'avais déjà inspecté son vélo à la recherche de bosselures éventuelles, contrôlé si l'une des roues était voilée, mais il n'y avait rien d'anormal.

"Non. Tu te fais un film. Qu'est-ce qui aurait pu se passer ?

— Ton projet, là, ça n'aurait pas un rapport avec le fait que Lotte et Koen se sont fiancés le mois dernier ? Il te fallait une grande nouvelle à annoncer, toi aussi ?

— Mais pourquoi tu parles de leurs fiançailles ? Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ? a-t-il demandé en se retournant brusquement. Rien, *nada*, zéro ! Je suis heureux, c'est tout, et j'ai jamais eu l'esprit aussi clair. Tiens, voilà, c'est le crobard que je viens de faire pour toi, un tatouage basé sur ta mère, sur toutes les choses que je sais d'elle, regarde !"

Il me tendait le calepin. J'ai tout de suite reconnu ce qu'il avait dessiné : le petit arlequin de porcelaine, avec le visage de maman. Et je savais quelle photo avait servi de modèle à ce portrait.

"J'ai aussi un logo pour ma boîte. Attends, je te le refais. De mémoire !"

Coups de crayon vigoureux. *Scrrrrtch* – la feuille était arrachée du bloc-notes.

Simon m'a montré le logo : une oreille en pointillé, identique à son tatouage. Avec, écrit en dessous, Simon's Shout.

"C'est vraiment pas mal", ai-je dit en m'efforçant de ne pas paraître trop tiède.

J'ai posé la main sur son épaule, un geste qui n'allait plus de soi : il avait d'abord fallu que je réfléchisse, comme si ça pouvait comporter un risque.

Ce matin-là, juste après l'ouverture du magasin, j'avais eu la visite d'une cliente qui portait un tatouage impressionnant. Lorsqu'elle s'était déshabillée devant moi pour essayer des collants de grossesse, elle avait mis à nu sa croupe ornée d'un lion gigantesque – gueule béante, crinière détaillée – et quand elle s'était aperçue que je le regardais, elle m'avait tout de suite raconté qu'elle se l'était fait poser à l'âge de trente ans, après une soirée trop arrosée, parce qu'elle avait craqué pour le tatoueur.

"Est-ce qu'il ne s'agirait pas de Paul, par hasard ? l'avais-je interrompue.

— Quel Paul ?

— Tattoo Paul & Friends, rue du Marché-au-Charbon ?"

C'est là seulement que j'avais réalisé à quel point ma question était ridicule. Il y avait une bonne vingtaine de tatoueurs rien que dans le cœur de Bruxelles.

"Non, c'était vers chez moi, à Grimbergen, pourquoi ?"

Elle avait apparemment choisi le plus grand modèle du catalogue, pour faire durer l'opération et donc le contact avec les doigts du tatoueur, mais celui-ci portait des gants, elle avait eu mal et en fin de compte il ne s'était rien passé entre eux, elle attendait un enfant d'un autre homme. Qui ne connaissait pas la raison d'être de ce tatouage.

En racontant sa curieuse histoire, la cliente m'avait plus ou moins rassurée : Simon n'était pas le seul à s'être fait tatouer au milieu de la nuit, sur un coup de tête. Mais la probabilité que cette femme ait elle aussi décidé de quitter son travail comme ça quelques jours plus tard me semblait faible, et la consolation n'était plus à l'ordre du jour.

Le comportement bizarre de Simon pouvait très bien être lié à la mort de sa mère. Ça faisait tout juste dix printemps, c'était plausible. Après tout, chez certaines personnes, le deuil n'avait lieu que beaucoup plus tard, comme ces vagues formées par le passage d'un navire et n'atteignant la rive qu'une fois le bateau lui-même presque disparu derrière l'horizon.

"Simon ? Sérieusement, là, entre nous : tu vas bien ?"

Comme s'il existait autre chose que cet "entre nous", comme si je pouvais appeler quelqu'un pour demander conseil, un père qui me rassurerait.

"Évidemment. Qu'est-ce qui pourrait aller mal ? Allez, donne-moi ton bras."

Sans m'accorder le temps de protester, il m'a saisi l'avant-bras et s'est mis à dessiner sur mon poignet, au stylo-bille noir, le tatouage qu'il venait de créer. Retirer le bras me semblait trop brutal, alors je me suis laissée faire, comme autrefois pendant les examens médicaux, en tâchant d'être aussi peu présente que possible dans mon corps. Le stylo me chatouillait d'autant plus que j'étais tendue. J'osais à peine regarder Simon dans les yeux, redoutant ce que j'allais y voir, redoutant la méfiance qui jaillirait en moi.

“Et toi, est-ce que tu vas bien ? Ça me semble plus pertinent, comme question.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Tu respires pas, t’as les doigts crispés sur l’éponge à vaisselle. C’est que du stylo-bille, Loulou… Un coup de savon pardessus et y a plus rien.”

Je ne voyais pas à qui je pouvais m’adresser, quelqu’un qui serait prêt à observer Simon, à me dire si quelque chose paraissait bizarre, car personne ne le connaissait mieux que moi, personne n’avait de lui une image assez complète pour que je puisse me fier à ce jugement.

Je n’osais même pas appeler Lotte et Koen, quant au père de Simon, pas la peine de compter sur lui, il vivait en Italie et n’avait jamais été très impliqué, encore moins depuis quelques années. Peut-être serait-il surpris s’il entendait Simon lui parler chinois au téléphone, et même dans ce cas, il ne s’affolerait sans doute pas mais y verrait plutôt des perspectives financières à exploiter pour son entreprise.

ENCORE DIX MINUTES, BOUTIQUE CENTRE-VILLE

Je ne suis toujours pas au courant de l'appel de Lotte ni de son message sur mon répondeur. Ce matin, à la prise de service, la nouvelle gérante m'a interdit d'utiliser mon téléphone dans le magasin.

"Il n'y a rien de plus malpoli vis-à-vis des clients. Mettez votre appareil hors d'atteinte, ça vous évitera de faire des efforts pour ne pas le consulter à chaque notification", m'a-t-elle dit avant de s'isoler dans la réserve.

C'est là qu'elle vient de passer déjà une demi-journée à stocker les vêtements que j'ai sortis des cartons, puis étiquetés, des exemplaires pour lesquels il n'y a pas de place en rayon. Nous ne sommes pas dans la même pièce, mais elle peut me tenir à l'œil, il y a suffisamment de miroirs sur les murs pour lui faciliter la tâche. J'ai posé mon téléphone sur le comptoir, dans le seul recoin où il est possible d'échapper à la surveillance. C'est d'ailleurs à cet endroit que j'empile les cartons vides après les avoir aplatis, ce qui me donne une bonne raison d'y retourner toutes les dix minutes. Chaque fois que j'en ai fini avec une boîte, je vais voir ce qu'il y a d'affiché sur mon écran.

J'attends des messages. Des mots rassurants, pas seulement de Simon, mais aussi de Lotte.

J'espère un signe d'elle depuis hier soir. En rentrant à pied avec Simon, je lui avais envoyé mes excuses pour ce qui s'était passé pendant notre visite. On pouvait penser qu'elle se serait manifestée, juste un court message pour montrer sa compréhension, quelques mots apaisants. Pas de réponse. Plus elle tardait à réagir, plus faible était la probabilité qu'elle accepte mes excuses, que notre amitié en réchappe sans accroc.

Tu n'es pas fâchée au moins… Bonne chance aujourd'hui pour la distribution des dragées aux Tollers, et viens donc faire un saut à la boutique si tu veux qu'on parle. Tu ne vas pas reconnaître le décor ! l'ai-je relancée ce matin, juste avant que la manageuse me fasse la morale à propos du téléphone.

Mon message à peine envoyé, je me suis dit que c'était idiot de ne pas avoir pensé à poser une question concrète, à laquelle il faudrait qu'elle réponde. Du coup, je ne savais toujours pas ce que signifiait son silence.

À Simon, j'ai demandé il y a une heure ou deux si tout allait bien et s'il avait vu ou appelé le Dr Khany *(+ pardon pour hier soir)*. Il n'a pas non plus donné de nouvelles.

J'arrive au fond du carton, je prends les trois derniers pulls, tous *extra small*. J'en retire un de son plastique pour l'étiqueter, il peut maintenant être mis sur un cintre et suspendu à un portant. Les deux autres restent dans leur emballage, que je me contente de déchirer légèrement de manière à pouvoir coller le prix sur l'étiquette, et voilà : prêts à stocker, bien protégés. Je fais toujours deux piles. À gauche ce qui va en rayon, à droite ce qui doit partir à la réserve. Cette boîte-ci est vide, je la plie. Puis je m'approche du comptoir, dépose sur les autres le carton aplati, et lance un coup d'œil sur mon écran de téléphone, espérant avoir enfin reçu un signe de Lotte.

Trois appels en absence, une notification de messagerie vocale. Qui ne date même pas d'une minute.

J'arrête de respirer. Ce n'est pas la réaction que j'attendais. Lotte doit être en colère, sinon pourquoi ces trois appels aussi rapprochés ? Elle compte sûrement me dire que ça suffit, qu'on n'est plus amies, qu'elle ne veut plus jamais me voir en même temps que Simon, qu'elle en a marre de son comportement. Elle va me forcer à choisir entre elle et lui.

Reçu le 22/2/2019 à 14:41, durée : 9 s. Pour écouter ce message, composez le 5555 (gratuit en Belgique).

Neuf secondes, c'est court, trop court pour un sermon ou une résiliation d'amitié. Il faut que j'évite de ne penser qu'à des choses négatives, ou bien elles risquent de m'arriver. Et si c'était simplement une bonne nouvelle ? Lotte n'a pas du tout détesté

la soirée d'hier, elle vient de terminer son bébé-show chez Think Out Loud et va bientôt débarquer pour admirer la boutique, elle est déjà dans le quartier derrière sa poussette. Ou alors elle se réveille tout juste et m'a laissé un message sans paroles, avec en fond sonore les jolis gazouillements d'un nourrisson.

"Vous avez UN nouveau message", dit la voix générique et familière de la dame de Telenet.

Le temps que le système récupère ce message, ce qui prend quelques secondes, je laisse flotter mon regard sur le magasin rénové. On y chercherait en vain l'âme de Belly&Book. Les nouveaux exploitants ont tout mis à nu avant de redécorer les lieux à coups de peinture vive, avec des accents fluos sur les murs et au sol, le comptoir a pivoté d'un quart de tour, le gros pouf et les pompeux abat-jour en satin ont disparu, les tapisseries sont remplacées par des panneaux de bois perforé, même les rideaux des cabines d'essayage ont cédé la place à des portes saloon (un choix visiblement irréfléchi : il ne faudra pas longtemps pour voir le premier gamin se faire estourbir par un violent retour de battant). Le carrelage est composé de dalles étincelantes, leur effet miroir est tel qu'on aurait peur de trébucher sur soi-même.

Dans cet espace, au premier jour de mon nouveau job, Lotte me manque moins que je ne l'aurais cru, sans doute justement parce que le décor a changé du tout au tout. Je ne la visualise pas ici, dans cet intérieur flambant neuf, je n'entends pas sa voix résonner – nous sommes à la création d'une pièce de théâtre où son personnage n'est pas encore entré en scène.

Le message commence. Une voix paniquée se fait entendre, je ne parviens à l'identifier qu'au bout d'un moment. J'ai d'abord l'impression que la personne qui parle n'est pas Lotte, mais une inconnue se servant de son téléphone – il lui est arrivé quelque chose, un vol à l'arraché ou une collision dans la rue, quelqu'un s'est emparé de son GSM, a appelé le premier numéro sur son historique et ce numéro, c'est le mien.

Avant même de croire véritablement à cette hypothèse, je me rends compte que c'est bien la voix de Lotte et que, depuis toutes ces années, je ne l'ai tout simplement jamais entendue en si grand désarroi. Essoufflée, comme si elle venait de courir

des kilomètres. Oh mais non, ce n'est pas sa respiration, ce sont des sanglots. Impossible de comprendre ce qu'elle crie, elle n'arrive pas à formuler une seule phrase logique.

Si les quelques mots-clés que je parviens à distinguer dans ce charabia ne suffisent pas à expliquer la situation, ils me permettent de réaliser que c'est grave. En entendant le nom de Simon, je me sens prise en étau. Je suis une balle anti-stress dans la main d'un géant invisible. Lentement, mais sûrement, je me fais écrabouiller.